

# Postface : voir la guerre cognitive ?

## Closing remarks: perceiving the cognitive warfare?

Christian Harbulot<sup>1</sup>, Mylène Hardy<sup>2</sup>, Nicolas Moinet<sup>3</sup>, et al.

<sup>1</sup> École de Guerre Économique, CR451, Paris, France - harbulot@ege.fr

<sup>2</sup> Institut National des Langues et Civilisations Orientales, Paris - mylene.hardy@INALCO.fr

<sup>3</sup> Université de Poitiers, CEREGE (UR 13564), Poitiers, Paris, France - nicolas.moinet@univ-poitiers.fr

**RÉSUMÉ.** En conclusion de ce numéro spécial sur la guerre cognitive se pose la question de sa réelle perceptibilité, de ce qu'il en est des cas de « faux positifs », et des carences affectant l'étude de cet objet de recherche. Plusieurs pistes de réflexion se dessinent.

**ABSTRACT.** In conclusion, this special issue on cognitive warfare raises the question of its real perceptibility, what happens in cases of "false positives", and the shortcomings affecting the study of this research object. A number of avenues for reflection emerge.

**MOTS-CLÉS.** Guerre cognitive, voir, dissimulation, faux positifs, mémoire.

**KEYWORDS.** Cognitive warfare, dissimulation, false positive, memory, perceive.

Les articles parus dans ce numéro abordent certains aspects de la guerre cognitive. D'autres angles d'approche eussent été possibles et sont étudiés dans la littérature sur le sujet. Néanmoins, une question commune se dégage à partir des différentes lectures. Si la guerre cognitive se conduit à bas bruit, il est légitime de se demander si, en tant que chercheur ou praticien de la sphère civile, l'on peut réellement « voir » la guerre cognitive, telle qu'elle serait, implicitement dans sa dénomination, conduite par des États ? Que peut-on voir de la guerre cognitive ? Ou encore, plutôt, qui peut voir quoi de la guerre cognitive ?

Cette postface permet d'ouvrir une discussion sur ces questions, qui feront l'objet des recherches du consortium des auteurs réunis et constituant le groupe CIVIL.

### 1. Dissimulation

Si cacher ses intentions a toujours été au cœur de la stratégie militaire, on peut se demander si le concept même de guerre cognitive ne reflète pas l'acmé des pensées et pratiques autour de la dissimulation. Les nouvelles modalités des conflits contemporains obligent, de fait, à penser l'imprévisibilité comme un « facteur de supériorité opérationnelle », comme le suggérait un colloque, en 2021, organisé par le Centre de doctrine et d'enseignement du commandement (CDEC), organisme référent de la doctrine d'emploi de l'armée de Terre française [WEB 01]. Se pose plus fortement qu'avant la question du « paradoxe de la surprise et de la transparence » [FAU 23].

La surprise, effet venant d'une intention, s'ajoutera à l'incertitude, telle que générée par la dynamique du système :

« S'ajoutant à l'incertitude propre à toute activité complexe, le problème de la surprise est ici considéré comme étant spécifique au domaine stratégique. (...) L'existence d'un adversaire intelligent et réactif, dont les buts, intentions et capacités ne sont qu'imparfaitement connus, est ce qui fonde la spécificité du domaine stratégique et qui rend toute action difficile. Surprendre l'adversaire revient ainsi à neutraliser temporairement sa capacité de réaction, et donc à lever une large part des difficultés inhérentes au temps de guerre. Pour une durée variable, celui-ci est incapable d'appréhender la réalité de sa situation ou les changements en cours dans son environnement, il ne dispose plus des

moyens intellectuels ou physiques d'imposer son plan à l'autre et n'est donc plus à même d'exercer sa volonté » [BRU 14].

Dans le domaine psychologique, la dissimulation des intentions et des mécanismes empêche le système cognitif des personnes ciblées de procéder, par métacognition, de niveau du « système 2 » [KAH 11], et permet qu'il ne puisse se défaire de l'emprise émotionnelle immédiate [CLA 24].

Ainsi, la dissimulation est une des conditions premières de réussite des opérations liées au domaine cognitif et à l'accompagnement des actions kinétiques [CLA 23]. On peut distinguer ici la manipulation, qui consiste pour l'auteur à influencer la victime et la conduire à faire ou à ne pas faire quelque chose, sans que celle-ci ne soit pleinement consciente des motivations et de l'auteur et des altérations de ses propres processus cognitifs, et la tromperie qui induit la victime en erreur en fournissant des informations fausses ou incomplètes et que, par mécanismes compensatoires, la victime complète elle-même devenant son propre effracteur et celui des autres. Dans l'abus de confiance, l'auteur profite de la confiance que la victime lui accorde ou de sa naïveté pour l'exploiter, ou de sa complicité inconsciente, avec le basculement dans la conviction et la négation de l'hypothèse de l'atteinte. Bien que la théorie des biais cognitifs à la base des techniques de guerre cognitive soit bien documentée, comme les étudier lorsque les concernés les nient et les cachent ?

Quelles sont, dans ce cadre, les possibilités d'étude scientifique de la guerre ? Est-il seulement possible de voir des opérations de guerre cognitive ? Une difficulté renforcée par une autre :

« Nous éprouvons aujourd'hui de la difficulté à nommer « guerres » ces conflits de ruse et, quand nous le faisons, nous les prenons pour ce qu'ils ne sont pas : des guerres « classiques » que la force brute, celle des bombes, par exemple, serait en mesure de régler. (...) À vrai dire, nous ne sommes pas encore sortis – particulièrement en France où l'imaginaire aristocratique et chevaleresque demeure puissant – de cette arrogance de la force et de ce mépris de la ruse (...) ce faisant, nous ne voulons pas véritablement nous résoudre à faire la guerre autrement » [HOL 17].

Mais avant de faire, encore faut-il (vouloir) voir ? Ainsi, certains auteurs se sont intéressés aux phénomènes de scotome volontaire et à une forme de psychopathologie de la victime : le refus de voir et le refus d'objectivation du risque, ainsi que le phénomène de l'influence librement consentie tout en niant sa propre fragilité [CLA 22].

## 2. Faux positifs

À cette question de la difficulté à voir la guerre cognitive s'ajoute celle, redoutable, des faux positifs : à force de vouloir trouver des cas de guerre cognitive dans un environnement opaque, il est facile de croire en voir alors que les faits sont le résultat de facteurs explicatifs tout autre que ceux de l'action intentionnelle d'un acteur.

Le dialogue original entre approche militaire et approche civile à l'œuvre dans ce volume ouvre de nouvelles fenêtres d'observation (passage d'une problématique du *cyber* à une problématique du *numérique*, offensives massives sur des citoyens et non seulement sur des cibles stratégiques – décideurs, militaires, etc.) et décloisonne les outils d'observation possibles [DEB 24] [JAN 24] [LEB 24]. La *chimérisation* de l'environnement symbolique, c'est-à-dire la possibilité nouvelle de créer des artefacts culturels non humains à grande échelle (textes, images, musique, etc.) mais également des artefacts sociaux non humains (profils, bots, et sans doute bientôt communautés de profils hybrides d'IA et d'humains, métavers), à un moment où les frontières entre monde physique et monde numériques s'effacent, adresse également le problème des faux positifs. Car si les cibles, ou auditaires, se massifient, il n'est pas impossible que les auteurs d'offensives s'hétérogénéisent. Au-delà des attaques elles-mêmes, au-delà des cibles, le repérage et la qualification des acteurs et de leurs intentions subversives participent du travail d'identification des vrais positifs.

### 3. Guerres cognitives mises en perspective - historique, géopolitique et culturelle

L'étude de la guerre de l'information comme celle de la guerre cognitive souffre aujourd'hui de plusieurs carences [VAL 24]. Elles donnent lieu à quelques autres controverses :

– Un processus incomplet de mémorisation.

Entre les deux guerres [LAU 08] puis au commencement de la guerre froide [STO 03], les affrontements cognitifs ont été intenses et ont donné lieu à des modes opératoires différents selon les forces en action. Ces différents épisodes ont fortement marqué l'évolution des pratiques civiles jusqu'à la période actuelle. Force est de constater que ces acquis ne sont pas répertoriés à la hauteur de leur importance.

– Une capacité insuffisante au décentrement.

La prise en compte est encore insuffisante de perspectives autres car liées à des langues et des cultures ancrées dans des espaces et des temporalités différentes (cf. [VAL 24] ; [EGL 24] ; [FAS 24]). Outre des cultures considérées comme "lointaines" entre groupes sociaux, n'oublions pas tout simplement les multiples cultures organisationnelles voire les cultures métiers qui demandent une certaine empathie pour comprendre les perspectives et agendas des autres acteurs. Cette capacité insuffisante au décentrement peut apparaître dans le design même des jeux stratégiques, pouvant conduire à des conséquences problématiques [REG 23] dans [HAR 24b].

– Une forme d'autocensure dans l'analyse des résultats sur différents théâtres d'opérations impliquant le camp occidental.

Sur le terrain géostratégique, les échecs occidentaux dans le domaine des confrontations informationnelles sont systématiquement laissés de côté (Afghanistan, Irak, Syrie, Libye, Somalie pour ne citer que ces épisodes très démonstratifs).

– Une tendance à omettre ou à sous-estimer l'importance de certains champs d'affrontement informationnel ou cognitif.

Les dimensions géo-économique, sociétale et culturelle ne sont pas prises en compte sur le plan de l'analyse stratégique. À titre d'exemple, les États-Unis sont la puissance la plus avancée dans le domaine géoéconomique en matière de guerre de l'information mais aussi de guerre cognitive. Cette particularité qui n'est pas anodine est un angle mort dans les publications fournies par les cercles institutionnels occidentaux et par certains de leurs correspondants dans le monde académique [COL 23].

– Une réduction de ces problématiques à un affrontement largement dominé par la pratique de la désinformation menée par des États illibéraux ou totalitaires contre les démocraties.

On peut rappeler le cas d'école sur les armes de destruction massive attribuées au régime de Saddam Hussein pour légitimer en 2003 le déclenchement de la guerre en Irak. Il démontre que la désinformation est aussi une pratique à laquelle ont parfois recours certaines démocraties pour appuyer la nécessité d'entrer en guerre contre un pays non démocratique.

On posera enfin que la désinformation relève *stricto sensu* de la guerre informationnelle et ne constitue qu'une technique offensive possible. La guerre cognitive s'appuie sur un ensemble plus vaste d'outils d'ingénierie sociale [DUC 24] [RAV 24], la fausse information s'intégrant dans un champ large, de la mal-information (information vérifiable utilisée à des fins préjudiciables) difficile à démythifier aux récits structurants dont le travail de déstabilisation est d'autant plus complexe à contrer qu'ils sont souvent déployés selon une grande variété de temporalités et de cibles [VAL 24]. En somme, toutes les ressources rhétoriques sont désormais mobilisables, et il faut prendre en compte

plutôt la combinaison d'outils liés non seulement au contenu, mais aussi au fonctionnement cognitif et neurologique lui-même, augmenté par la technologie (cf. [CEG 24] ; [DEB 24] ; [JAN 24]).

#### 4. Perspectives de recherche

Plusieurs pistes de réflexion se dessinent pour parvenir à effectuer des recherches sur la question de la guerre cognitive :

1. Privilégier le croisement des regards et notamment ceux des praticiens et des chercheurs. Parmi les praticiens se trouvent ceux qui sont observateurs d'opérations de type cognitif, et ceux qui conduisent des opérations de ce type [HAR 24a]. Parce qu'ils connaissent le fonctionnement des opérations, l'étendue de ces dernières et les mécanismes mis en œuvre, les praticiens peuvent remettre les chercheurs à leur place conceptuelle en indiquant la non-applicabilité ou les défauts. Dans l'autre sens, les chercheurs ont une vue d'ensemble qui leur permet de se détacher du détail quotidien pour trouver des points communs entre des situations *a priori* très différentes et construire ainsi un cadre théorique. D'où un plaidoyer pour un *design lab* qui permette dialogue et agilité [DUC 24].

2. Avoir recours aux méthodes historiques et archéologiques de la reconstruction (que l'on retrouve également dans les enquêtes utilisant l'analyse forensique) basées sur le paradigme indiciaire [GIN 88]. Ce dernier repose sur une grammaire indiciaire qui se rendrait lisible par la démarche herméneutique [FER 07] :

« Comparant l'activité analytique de Giovanni Morelli, de Sigmund Freud et de Sherlock Holmes, Carlo Ginzburg souligne l'extraordinaire proximité de leur travail qui, à partir de signes picturaux secondaires, de symptômes et d'indices, remonte à une réalité profonde mais non immédiatement accessible. Cette logique de la découverte scientifique présente trois caractéristiques spécifiques, comme souligné précédemment, qui la distinguent fondamentalement d'une épistémologie positive telle que l'ont emblématisée et l'emblématisent encore les sciences expérimentales. Tout d'abord, elle est indirecte, en raison de la non-transparence de la réalité qu'elle s'efforce de saisir. Ensuite, elle est indiciaire, elle se fonde sur des données comprises comme des signes d'autre chose, comme traces d'un événement passé. Enfin, elle est conjecturale, à la façon du médecin qui, auscultant le corps du patient, élaborer une histoire possible de la maladie. Mais il s'agit d'une activité conjecturale qui se distingue de l'art divinatoire tourné vers le futur ; elle est au contraire tournée vers le passé. La conjecture ne vise qu'à retracer une histoire, ou plutôt à reconstruire une histoire analytique, afin de découvrir l'histoire qui s'est effectivement passée. La mise en avant et l'exposition de ce paradigme que propose Carlo Ginzburg constituent une ouverture importante vers ce que l'on pourrait appeler une science des indices dans les sciences du contexte. » [SOU 06].

3. Songer que le domaine de la guerre cognitive n'est pas l'unique lieu de cette question. Elle se pose pour tous les objets souterrains de la recherche, comme les études sur la corruption, l'économie informelle des trafics de produits illicites comme la drogue, le fonctionnement social des mafias ou des gangs, des organisations souterraines, etc. Ce type de questionnement s'est posé pour les études sur le renseignement. Il importe d'utiliser les apports méthodologiques et disciplinaires de ces différents domaines pour réfléchir à la guerre cognitive.

4. L'impossible expérimentation hors laboratoire (de terrain), qui convoque à la fois l'éthique et la question de la Loi (protection des personnes, information des sujets, accord préalable éclairé...) ainsi que la déontologie des praticiens et de la diffusion des résultats (comité de lecture des revues et supports) coupe de fait le monde de la connaissance sur la guerre cognitive en deux espaces et deux temps : celui des pays autoritaires qui s'affranchissent des règles versus celui des démocraties qui les appliquent, celui de la recherche rétrospective versus celui où s'applique l'expérimentation en grandeur réelle par et dans/hors territoires et populations. Le prisme de cette question porte sur les visions à la

fois juridique, culturelles, scientifique et technologique, et celles des conséquences politiques et de santé publique.

Enfin, chacun des domaines théoriques émergents portés à ce texte, dissimulation, faux positifs, perspective historique, géopolitique et culturelle, est traversé des trois champs de l'action cognitive, véritables précautions des praticiens : détecter, analyser, agir. Le plan factoriel  $3 \times 3$  qui en résulte devient un programme de recherches, à la fois théoriques et pratiques, qui fera l'objet d'un prochain numéro spécial de la revue.

## Présentation des auteurs

Christian HARBULOT est économiste, spécialiste en intelligence économique, directeur de l'École de l'École de Guerre Économique (EGE) et directeur associé du cabinet Spin partners – Paris, directeur du centre de recherche CR-451 de l'EGE.

Mylène HARDY est spécialiste des sciences de l'information et de la communication, maître de conférences à l'Institut National des Langues et Civilisations orientales (INALCO), chercheur de l'équipe d'accueil « Pluralité des Langues et des Identités : Didactique, Acquisition, Médiations » (PLIDAM- EA-4514) – Paris.

Nicolas MOINET est spécialiste des sciences de l'information et de la communication, professeur des universités – Université de Poitiers – Institut d'Administration des Entreprises de Poitiers, chercheur de l'unité de recherche universitaire « Centre de Recherche en Gestion » (CEREGE - UR-13564), chercheur associé au centre de recherche CR451 de l'École de Guerre Économique (EGE) – Paris.

Les propos tenus dans cet article et les thèses qui y sont soutenues sont publiés sous la seule responsabilité des auteurs, et n'engagent ni leurs institutions d'appartenance, ni la revue qui les publie.

## Bibliographie

- [BRU 14] BRUSTLEIN C., “Innovations militaires, surprise et stratégie”, *Stratégique*, vol.106, n°2, pp.29-44, 2014.
- [CEG 24] CEGARRA J., “Guerre cognitive et dépendance technologique”, *Ingénierie Cognitique*. Londres (UK): ISTE, vol.7, n°1, pp.57-61, 2024.
- [COL 23] COLON D., *La guerre de l'information*. Paris (FR): Édition du Tallandier, 2023.
- [CLA 21] CLAVERIE B., “Qu'est ce que la cognition et comment en faire l'un des moyens de la guerre. In B. CLAVERIE, B. PREBOT, F. DU CLUZEL (eds.) *Cognitive Warfare : la guerre cognitique*. Neuilly : NATO-STO-CSO – Collaboration Support Office, 2022, pp.4/1-4/19.
- [CLA 23] CLAVERIE B., “Les opérations d'influence psychologiques russes et la Maskirovka comme état d'esprit”, *Ingénierie cognitique*, Londres (UK): ISTE, vol.6, n°1, art.07/5, 2023.
- [CLA 24] CLAVERIE B., PLA FORCE ET LA RUSE : UNE AUTRE HISTOIRE DE LA STRATEGIEREBOT B., “La guerre cognitive de bas niveau : la guerre des cerveaux”, *Ingénierie Cognitique*. Londres (UK): ISTE, vol.7, n°1, pp.67-75, 2024.
- [DEB 24] DEBIDOUR J., PELLETIER P., “De l'analyse d'audience au microciblage : outil comportemental pour la guerre cognitive”, *Ingénierie Cognitique*. Londres (UK): ISTE, vol.7, n°1, pp.94-98, 2024.
- [DUC 24] DUCOURNEAU A., “Un *design lab.* pour la sécurité cognitive”, *Ingénierie Cognitique*. Londres (UK): ISTE, vol.7, n°1, pp.88-93, 2024.
- [EGL 24] EGLINGER J.-P., “Typologies de guerres et conflictualités : introduction aux doctrines et perceptions vietnamiennes”, *Ingénierie Cognitique*. Londres (UK): ISTE, vol.7, n°1, pp.17-22, 2024.
- [FAS 24] FASSLER T., HARDY M., “La guerre cognitive vue par le Japon : un concept et une posture récents et situés”, *Ingénierie Cognitique*. Londres (UK): ISTE, vol.7, n°1, pp.23-31, 2024.
- [FAU 23] FAURICHON DE LA BARDONNIE A., “Le paradoxe de la surprise et de la transparence”, *Revue Défense Nationale*, n°13 (Hors-série), pp.46-62, 2023.

- [FER 07] FERRY J.-M., *Le paradigme indiciaire*, in D. THOUARD D. (ed.) *L'interprétation des indices – Enquête sur le paradigme indiciaire avec Carlo Ginzburg*, Villeneuve d'Ascq (FR): Septentrion, pp.91-102, 2007.
- [GIN 88] GINZBURG C., *Mythes, emblèmes et traces. Morphologie et histoire*, Paris (FR): Éditions Flammarion, 1988.
- [HAR 24a] HARBULOT C., “La légitimité civile de la guerre cognitive”, *Ingénierie Cognitique*. Londres (UK): ISTE, vol.7, n°1, pp.13-16, 2024.
- [HAR 24b] HARDY M., “(War)gaming : Les questions pédagogiques comme enjeu de résilience cognitive”, *Ingénierie Cognitique*. Londres (UK): ISTE, vol.7, n°1, pp.81-87, 2024.
- [HOL 17] HOLEINDRE J.-V., *La force et la ruse : une autre histoire de la stratégie*, Paris (FR): Perrin, 2017.
- [JAN 24] JANIN P., “Influence des réseaux sociaux sur la résilience cognitive des jeunes – impact sur les combattants”, *Ingénierie Cognitique*. Londres (UK): ISTE, vol.7, n°1, pp.99-108, 2024.
- [KAH 11] KAHNEMAN D., *Thinking, Fast and Slow*, Londres (UK): Allen Lane, 2011.
- [LAU 08] LAURENT L., DUGRAND A., *Willi Münzemberg, Artiste en révolution (1889-1940)*, Paris (FR): Éditions Fayard, 2008.
- [LEM 90] LE MOIGNE J.L., *La modélisation des systèmes complexes*. Paris (FR): Éditions Dunod. 1990.
- [RAV 24] RAVAILHE N., “Guerre cognitive et stratégies d'influence dans l'Union européenne”, *Ingénierie Cognitique*. Londres (UK): ISTE, vol.7, n°1, pp.32-39, 2024.
- [REG 23] REGNIER C., “Jeux dangereux : l'utilisation des wargames dans les décisions politiques”, *Éclairages du GRIP* [publication en ligne], 7 novembre 2023.
- [SOU 06] SOULET M.-H., “Traces et intuition raisonnée. Le paradigme indiciaire et la logique de la découverte en sciences sociales”, in P. PAILLE (ed.), *La méthodologie qualitative – Posture de recherche et travail de terrain*, Paris (FR): Éditions Armand Colin, 2006.
- [STO 03] STONOR SAUNDERS F., *Qui mène la danse ? La CIA et la guerre froide culturelle*, Paris (FR): Éditions Denoël, 2003.
- [VAL 24] VALETTE M., “Guerre cognitive, culture et récit national”, *Ingénierie Cognitique*. Londres (UK): ISTE, vol.7, n°1, pp.6-12, 2024.

## Sites internet

- [WEB 01] SAINT VICTOR F. DE, “L'imprévisibilité comme facteur de supériorité opérationnelle - De l'intérêt pour l'armée de Terre de retrouver le sens de l'embrouille ?”, *Mars attaque*, 8 février 2021 - <https://mars-attaque.blogspot.com/2021/02/cdec-doctrine-armee-de-terre-imprevisibilite-conflis-futurs-surprise-thierry-burkhard-vision-strategie.html> - consulté le 12 février 2024.